

- Mugny, G., & Canagati, F. (1985). *L'intelligence au pluriel - Les représentations sociales de l'intelligence et de son développement*. Cousset : Delval.
- Mundy-Castle, A.C. (1974). Social and technological intelligence in Western and non-Western cultures. *Unversitas* (University of Ghana, Legon) 4, 46-52.
- Poeschl, G. (1992). *L'intelligence : un concept à la recherche d'un sens*. Université de Genève, Thèse de doctorat.
- Poeschl, G., Doise, W., & Mugny, G. (1985). Les représentations sociales de l'intelligence et de son développement chez les jeunes de 15 à 22 ans. *Education et Recherche*, 3, 75-94.
- Schurmans, M.-N., Dasen, P.R., & Vouilloz, M.-F. (1990/91). Composantes des représentations sociales de l'intelligence : Kpouebo (Côte d'Ivoire) et Evolène (Suisse). Dans N. Bleichrodt & P.J.D. Drenth (Eds.), *Contemporary issues in cross-cultural psychology* (pp. 347-358). Amsterdam/Lisse : Swets & Zeitlinger B.V.
- Serpell, R. (1989). Dimensions endogènes de l'intelligence chez les A-Chewa et autres peuples africains. Dans J. Retschitzky, M. Bossel-Lagos, & P.R. Dasen (Eds.) *La recherche interculturelle* (pp. 164-179). Paris : L'Harmattan.
- Serpell, R. (1993). *The significance of schooling : Life-journeys in an African society*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Sternberg, R. J., Conway, B., Ketron, J., & Bernstein, M. (1981). People's conceptions of intelligence. *Journal of Personality and Social Psychology*, 41, 37-55.
- Super, C.M. (1983). Cultural variations in the meaning and uses of children's "intelligence". Dans J.B. Derogowski, S. Dzurawiec & R.C. Annis (Eds.) *Expiscations in cross-cultural psychology* (pp. 199-212). Lisse, Netherlands : Swets & Zeitlinger.
- Wober, M. (1974). Towards an understanding of the Kiganda concept of intelligence. Dans J.W. Berry & P.R. Dasen (Eds.), *Culture and Cognition* (pp. 119-128). London : Methuen.

12

REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE L'INTELLIGENCE

Effets de l'utilisation de langues différentes!

Marcelle Fournier
Marie-Noëlle Schurmans
Pierre Dasen

Les recherches sur les ethnothéories parentales visent souvent à déterminer quelles capacités sont valorisées dans le développement de l'enfant, et comment on peut déterminer la présence ou l'absence de ces capacités. L'intelligence est une de ces capacités valorisées par les parents. Dans cette étude, nous avons demandé à des parents : 'A quoi reconnaît-on un enfant intelligent ?' Nous comparons les résultats d'une enquête effectuée en patois et en français auprès de différents sous-groupes d'une population rurale dans les Alpes suisses à des résultats obtenus auparavant dans une étude en Côte d'Ivoire. Ce chapitre vient ainsi compléter les apports respectifs de Wendenda, Peis et Poeschl dans ce volume. Aux niveaux théorique et méthodologique, la comparaison de ces résultats avec ceux de nos enquêtes préalables, renvoie d'une part à la différenciation des dimensions sociétales et groupales dans l'approche de la structure des représentations sociales ; elle attire d'autre part l'attention sur l'effet de l'utilisation de langues différentes dans l'étude des représentations et, en particulier, sur celui de l'articulation entre le statut attribué aux langues et le statut attribué à l'interviewer. On savait déjà que ce que disent les parents (leurs ethnothéories) ne correspond pas nécessairement à ce qu'ils font (leurs pratiques éducatives) ; il s'agit d'un problème important pour le chercheur dans ce domaine. Nous ajoutons ici une autre question méthodologique : le dire des parents dépend-il de la langue dans laquelle on les interroge, et de qui les interroge ? Il s'agit donc d'étudier les références culturelles et sociales (au niveau de la société plus large et du groupe local), que la langue ou le statut de l'interviewer peuvent faire intervenir.

Situons rapidement les recherches antérieures de notre équipe. Au départ, dans le cadre d'une étude sur le développement cognitif de l'enfant Baoulé en Côte d'Ivoire (Dasen, 1984), en rapport avec les contextes culturel et éducatif (Dasen, 1988), une première étude (Dasen,

¹ Cet article a été publié sous une forme légèrement différente dans *Papers on Social Representations - Textes sur les représentations sociales*, (1994), 3(2), 152-165.

Dembélé, Ettien, Kabran, Kamagaté, Koffi et N'guessan, 1985) cherchait à déterminer quelle était la définition "émique" que donnent les parents Baoulé de "l'intelligence" de leurs enfants. Dans l'analyse du champ sémantique de la notion de "n'g'louélé" - traduction la plus proche du terme français "intelligence" -, nous avons suivi Mundy-Castle (1974) dans la distinction qu'il a introduite entre des composantes dites "sociales" et des composantes dites "technologiques". Les premières correspondent à une valorisation de l'être collectif, à la gestion des relations interpersonnelles et à la cohésion du groupe, alors que les secondes font appel à la promotion individuelle, la rationalité, et aux capacités cognitives telles que le raisonnement, la mémoire, la rapidité d'apprentissage. Une distinction de cet ordre, avec certaines nuances, semble apparaître, en effet, dans toutes les conceptions africaines étudiées, avec une valorisation plus importante des composantes "sociales" que des composantes "technologiques" (cf. Serpell, 1993 ; Wendenda, ce volume). Dans des entretiens semi-directifs réalisés avec des parents Baoulé, deux-tiers des thèmes cités pouvaient être classés selon la dimension sociale, et un tiers selon la dimension technologique.

En psychologie interculturelle comparative, l'individualisme et le collectivisme ont émergé comme une dimension clé des recherches sur les valeurs (Cohen-Emerique, 1991 ; Kagitçibasi, 1997 ; Triandis, 1995). Notre distinction entre social et technologique pourrait facilement être reformulée dans ces termes.

Nous avons alors fait l'hypothèse qu'en étudiant la construction sociale occidentale de la notion d'intelligence, nous trouverions une pondération inverse de ces deux grandes catégories. Selon la même procédure que dans l'étude précédente en Afrique, nous avons effectué des entretiens semi-directifs avec 66 couples de parents (les réponses d'un couple étant analysées comme une unité) dans une société rurale de montagne, en Suisse, plus particulièrement dans la commune d'Evolène. Cette région cherche à garder ses traditions, et une partie de la population vit de l'agriculture et de l'élevage. Les enfants des agriculteurs sont souvent appelés, tout comme les enfants Baoulé, à participer aux tâches liées à l'exploitation d'une entreprise familiale. L'échantillon était stratifié selon l'âge (personnes âgées [plus de 75 ans] ou plus jeunes [25 à 68 ans²]) et la profession (agriculteurs ou non). On trouvera les détails de cette recherche dans Schurmans, Dasen et Vouilloz (1990/91) et Schurmans et Dasen (1992). A première vue,

2 Le critère ayant présidé à ce découpage repose sur la présence d'enfants en âge d'études, dans les familles considérées ; la tranche d'âge principale est de 35 à 45 ans.

notre hypothèse était entièrement vérifiée : dans les descriptions d'un enfant intelligent, plus des trois-quarts des thèmes relevaient de la catégorie technologique, quels que soient les sous-groupes distingués.

Nous avons pu cependant étudier une hypothèse complémentaire, relevant de la distinction entre dimensions sociétales et groupales (Schurmans, 1990). Les premières correspondent aux représentations sociales (RS) dominantes, véhiculées par les médias et l'école pour l'ensemble de la société, alors que les secondes sont spécifiques à des sous-groupes particuliers. Les dimensions sociétales de la représentation peuvent correspondre en réalité à une conception dominante exogène et masquer les dimensions groupales spécifiques, présentes dans certains segments de la population (dans ce cas, une partie des agriculteurs et les personnes âgées).

Pour mettre en évidence ces dimensions groupales, nous avons recouru à une technique d'enquête différente, le classement de descripteurs présentés sur des cartes qu'il s'agissait de trier. Ces descripteurs, provenant de l'analyse de contenu des premiers entretiens semi-directifs, étaient choisis pour représenter, à parts égales, les catégories sociales et technologiques. La présence de nombreux descripteurs sociaux semble, en quelque sorte, avoir autorisé l'expression des dimensions groupales de la représentation. Ainsi, les personnes âgées, par exemple, choisissent avec cette technique à 52% les descripteurs sociaux, alors qu'ils ne donnaient que 21% de définitions sociales dans les entretiens. (Ces résultats seront repris plus loin, dans le tableau 3).

La technique méthodologique utilisée pour explorer les représentations sociales influence donc, de toute évidence, leur contenu manifeste dans la mesure où elle intervient sur le plan de la relation négocée entre l'enquêté et l'enquêteur (Schurmans, 1994). Les effets de telles variables contextuelles ont été déjà abondamment étudiés en psychologie sociale, et en particulier en psychologie sociale interculturelle, au point où Jahoda (1988) s'est demandé si l'importance des effets de contexte n'interdisait pas, en fait, toute conclusion sur l'existence même de processus psychosociaux plus généraux.

L'étude que nous présentons ici s'est, au départ, focalisée plus précisément sur les questions suivantes :

- une différence de contenu apparaît-elle lorsqu'on explore les représentations sociales, chez des personnes bilingues, dans l'une puis dans l'autre langue ?
- dans le cas où cette différence est manifeste, peut-on la rapporter aux dimensions sociétales et groupales de la représentation ?

Dans le cas qui nous préoccupe, on peut penser en effet qu'une des langues, le français, véhicule les normes sociétales, alors que l'autre langue, le patois, relève d'un univers plus groupal. L'utilisation du patois pourrait donc être une autre façon d'atteindre les dimensions groupales des représentations, du moins chez les personnes dont il constitue la langue première.

Il s'agit là réellement d'une hypothèse ouverte. Yang et Bond (1980), par exemple, ont mis en lumière un effet inverse : les réponses de Chinois bilingues (Chinese University of Hong-Kong) étaient plus marquées par leur appartenance ethnique lorsqu'un questionnaire était présenté en anglais que lorsque le même questionnaire était présenté en version chinoise (l'identité ethnique de l'expérimentateur, par contre, ne semblait avoir qu'une influence marginale). Ces auteurs considéraient cependant que cet effet aurait été inversé si les sujets avaient accordé une valorisation plus positive aux éléments non-chinois de leur environnement.

Kè iè-tu éthré ouu fin èn Olèinna ?

Alors que nos recherches à Evolène (Schurmans, Dasen, et Vouilloz, 1990/91 ; Schurmans et Dasen, 1992) avaient été menées en français, la connaissance du patois par Fournier, originaire de la commune, a permis de répliquer une partie de la recherche dans cette langue. Les entretiens semi-directifs ont donc été repris en patois, avec 20 des couples interrogés précédemment (entre un et trois ans auparavant) en français.

La variable langue est cependant confondue avec d'autres facteurs, comme un éventuel effet d'ordre, ou le statut de l'enquêteur. En effet, les entretiens en français ont été effectués par des étudiants de l'Université de Genève, perçus localement comme des "étrangers" ; dans la réplique de l'enquête, en revanche, les personnes interrogées connaissaient personnellement M. Fournier, et la considéraient comme l'une des leurs. Notre étude ne permet donc pas de discerner l'effet langue et l'effet observateur ; elle se situe plutôt à un niveau exploratoire, inspiré par la formule guide selon laquelle : « N'importe qui ne fait, ne pense et ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, dans n'importe quelle situation, à n'importe quelle fin, avec n'importe quel effet » (Windisch, 1989, p. 175). Cette formule attire en effet l'attention sur l'une des questions centrales de l'étude des représentations sociales, celle de la constance *versus* la variation du contenu des représentations sociales ainsi que des facteurs susceptibles de rendre compte de cette dernière.

Le cadre de l'étude

Notre étude s'est déroulée dans la commune d'Evolène (Val d'Hérens, canton du Valais, Suisse). Nous ne reviendrons pas ici sur le cadre général ni sur les détails de la population étudiée, qui ont été décrits dans nos articles précédents. Par contre, quelques précisions sur le patois utilisé dans cette région seront utiles : elles donnent des informations précieuses sur les valorisations différentes du français et du patois, articulées avec les enjeux identitaires de la collectivité et les transactions sociales portant sur l'ouverture *versus* la fermeture vis-à-vis de l'extérieur (Schurmans, 1994).

A l'époque romaine, le Valais s'est vu imposer le latin. Comme dans l'ensemble des territoires romanisés, la langue latine s'est fortement diversifiée ; dans la région qui nous concerne, ce processus s'est sans doute vu accentué à cause des conditions topographiques – les longues vallées latérales de la partie romande, qui isolent les populations – et a donné naissance aux patois du Valais romand. Ces patois se situent dans l'une des trois grandes zones d'intercompréhension qui se dessinent au cours du Moyen-Âge, à côté des langues d'Oc et des langues d'Oïl : le franco-provençal (Marzys et Voillat, 1971). La langue française y a donc tenu peu de place jusqu'au XIX^e siècle ; à cette époque, grâce à la circulation des idées stimulée par la Révolution française, elle gagne cependant du terrain. Le patois du Valais romand n'a, par contre, que très légèrement subi l'influence de l'allemand.

Que devient le patois, actuellement, dans la commune d'Evolène ? Une distinction s'impose d'emblée entre les Evolénards du "Haut" et les Evolénards du "Bas". Le "Bas", c'est le village d'Evolène qui présente le plus grand réservoir de population et la plus grande ouverture au tourisme. Les jeunes ont moins d'activités agricoles, font des apprentissages en dehors de la commune, travaillent fréquemment dans la vallée, la ville de Sion n'étant qu'à une vingtaine de minutes en voiture d'Evolène. Ils ont, pour la plupart, abandonné plus vite et plus nettement le patois. Le "Haut", c'est une série de petits hameaux plus calmes, avec une vie communautaire plus feutrée.

La différence de fidélité au patois entre "Haut" et "Bas" repose en grande partie sur le fait que les gens du "Haut" se marient moins à l'extérieur de la commune. Dans les familles où les deux époux sont Evolénards, on continue donc à parler habituellement le patois avec les enfants. Dès que l'un des conjoints, par contre, vient d'ailleurs – même d'une commune toute proche – la langue parlée en famille devient le français. Malgré la distinction du "Haut" et du "Bas", la grande majorité de la population âgée de plus de vingt ans reste cependant, dans toute la

commune, fidèle au "vieux parler" et se sert presque exclusivement du patois avec les gens de même génération.

En revanche, la langue officielle des assemblées primaires, du conseil communal, de la commission scolaire ou des travaux publics est le français, langue d'État ; les protocoles sont en effet toujours rédigés dans cette langue. Quant aux réunions de type plus "privé", telles que les réunions d'un parti politique, du comité de la chapelle ou d'un consortium d'alpage, elles se déroulent en patois, à moins qu'il ne doive être tenu compte d'un technicien ou d'un membre du clergé, venant de l'extérieur de la commune.

L'école ne semble pas avoir joué un rôle très actif quant à la disparition ou au maintien du patois, le dialecte n'ayant jamais été une langue écrite. Tant que les enfants de conjoints évolonards se trouvaient en majorité, toutes les interactions entre écoliers se faisaient en patois et l'on conservait le français pour l'enseignement. Il n'y a jamais eu vraiment de pression de la part des enseignants, comme ce fut le cas dans d'autres contrées, pour imposer le français en dehors de l'école et si, dans la cour d'école, on parle à ce jour plus souvent le français, c'est en fonction du mélange croissant de populations. Cette évolution vers l'abandon du patois n'est d'ailleurs notable que dans le village d'Evolène ; dans les hameaux, on peut entendre encore beaucoup le patois.

Évolution interne du patois et influence du français

Les Evolonards sont conscients du changement survenu dans l'usage de la langue, durant ces vingt dernières années. Certains mots, certaines expressions disparaissent, en particulier quand ils sont relatifs à certains objets ou techniques devenus anachroniques. Les spécialistes du patois ne remarquent pas une évolution de l'accent ni de la phonétique, mais bien l'ingérence plus ou moins importante de mots français que l'on "patoise" (Schule, 1965).

Il n'existe pas de mot patois, par exemple, pour désigner les techniques, les matériaux ou les moyens de locomotion apparus à partir de 1920. Pendant un certain temps, la pratique a consisté à appeler tout ce qui était véhicule, "*machyûna*", qu'il s'agisse d'un tracteur, d'une voiture ou d'un vélo, mais les mots français sont actuellement utilisés tels quels, même par les personnes âgées.

On relève également tout un réseau de mots patois qui ont perdu leur sens premier : les pratiques s'étant modifiées, il y a changement d'affectation. Le mot "*méjôn*", par exemple, signifiait la cuisine, par

opposition à "*péyo*", la grande chambre, car il n'y avait, en effet, dans les maisons traditionnelles, que deux pièces. Avec l'ajout d'une salle de bain, des toilettes, des chambres à coucher, les mots "*péyo*" et "*méjôn*" sont devenus des termes généraux et synonymes pour désigner "ma maison", "mon chez moi".

Malgré la très faible évolution interne du patois, se manifeste donc, en revanche, une nette mainmise du français sur le parler local, qui se voit étouffé, soit par la profusion de nouveaux mots, tirés du français, soit par la modification du sens des mots, liée à l'apparition d'un mode de vie différent, plus urbain. Si certains considèrent comme normale cette adaptation qui permet au patois d'être utilisé, malgré les nouvelles techniques et les nouvelles situations, par la majorité de la population, il est certain que les anciens s'insurgent en entendant ce parler hybride, où le vocabulaire se trouve envahi de mots français, teintés d'accent local.

Analyse de contenu : aspects qualitatifs

Le premier objectif de l'enquête menée par Fournier consistait à découvrir le "terme" qui correspondait le mieux à l'adjectif français "intelligent". Relevons d'emblée que le mot "intelligent", prononcé "*entellizen*" en patois, n'existe pas dans le dictionnaire de patois (Follonier-Quinodoz, 1989). Il s'agit bien là d'un mot français, tout comme "vélo", "transistor" ou "vidéo", présentant une légère transformation, en vue de lui donner l'intonation du patois. Jamais les anciens n'utilisent ce mot sans l'expliquer, le faire suivre d'une précision, et tous sont d'accord sur le fait que c'est un mot emprunté. Il est donc difficile d'obtenir une traduction précise du mot français, qui se livre plutôt par diverses expressions : leur choix différencie les anciens qui utilisent des expressions typiques, spécifiques à la région, et les jeunes qui adoptent des expressions proches du français ou complètement françaises.

Six entretiens exploratoires non-directifs, avec des personnes d'âge, de milieu, de village différents, mais tous parlant patois régulièrement, ont permis de mettre en évidence les expressions "*étrê ouï fin*" (être un fin ou une fine) ou "*étrê ouï matin*" comme les meilleures traductions du mot français "intelligent".

Vingt entretiens semi-directifs ont ensuite été réalisés entièrement en patois avec des couples ayant été interrogés précédemment en français ; les réponses d'un couple sont analysées comme une unité. L'entrée en matière standardisée était la suivante :

- "Comment dis-tu en patois "être intelligent" ?

Puis :

- "C'est quoi, pour toi, un enfant "<ici intervenait le mot/les mots utilisés par le répondant lors de la question précédente>" ? Si tu en avais un, comment voudrais-tu qu'il soit ?"

Dimensions sémantiques du mot "fin"

Les personnes âgées, à une exception près, utilisent le mot "fin" et le définissent avec les caractéristiques suivantes :

- « C'est une personne qui a toutes les qualités, qui sort de l'ordinaire et qui fait face à toutes les situations. On en connaît une, dans chaque village et à chaque génération ». Dans l'un des villages, on a ainsi cité plusieurs fois la même personne comme exemple du "fin" : il s'agissait d'une personne qui remplissait les feuilles d'impôt et écrivait les lettres des autres, tirant ainsi d'affaire une bonne partie du village quant aux difficultés administratives qui pouvaient se présenter.

- « C'est aussi une personne qui sait se comporter, qui a une conduite adéquate dans son milieu ». L'exemple négatif est donné d'une famille dont tous les membres sont considérés comme "intelligents à l'école" mais où chacun a un comportement social dérangeant : alcoolisme, paresse, langage grossier...

- « C'est aussi quelqu'un qui est courageux, ne fait pas de tort aux voisins, fait son devoir tranquillement, même si chacun dans le village sait qu'il n'a jamais bien appris à lire ». On observe dans les réponses qu'un "fin" présente les caractéristiques suivantes : bon, charitable, honnête ("onéto" dans le sens de poli), agréable, serviable. Il est également travailleur et réfléchi. Il n'essaye pas de faire du tort aux autres, les respecte et n'abuse pas de son esprit pour les "rouler". Une seule personne âgée affirme : « ça <la bonté, l'honnêteté> c'est autre chose que l'intelligence, c'est un autre domaine ».

- Enfin, une qualité supplémentaire est souvent citée : l'esprit d'économie. Dans sa vie de tous les jours, un "fin" n'est pas naïf, sait s'affirmer et faire marcher ses affaires.

Quelles références peut-on faire quant aux caractéristiques de type technologique, et en particulier à l'intelligence scolaire ? Les anciens, sans nul doute, prennent au sérieux le rôle de l'école comme celui de l'enseignant, et ont toujours souhaité que leurs enfants soient de bons élèves ; personne ne cite cependant la qualité "enstrouik" (instruit) pour définir le "fin". On s'accorde par contre à dire qu'un "fin" est capable, qu'il est doué pour tout, qu'il fait tout avec une grande facilité : « Il peut tout être et tout faire ».

Bien différente est la conception de certains jeunes qui privilégient le mot "fin". Ils ne mêlent pas les qualités de cœur, la bonne conduite, la conscience, aux capacités manuelles ou à celles de l'esprit. Pour eux, le "fin" c'est celui qui a du savoir, c'est un bon élève, instruit, capable, qui sait tout, peut parler de tout. On lui reconnaît du courage, de l'endurance. L'avis le plus courant, cependant, est celui qu'exprime, en ces termes, un jeune agriculteur : « Le fin' c'est celui qui ne se laisse pas rouler, c'est souvent un grand paresseux parce qu'il trouve des expédients ou fait travailler les autres à sa place. Il n'a pas forcément de grandes qualités de cœur : intelligence et conscience sont deux chapitres différents ».

Dimensions sémantiques du mot "malin"

Le terme de "malin" est habituellement privilégié par les jeunes et ne recouvre pas vraiment la même idée que le "fin" des anciens. On pourrait plutôt affirmer qu'il fait bon vivre avec un "malin", ainsi que l'exprime cet extrait caractéristique : « C'est quelqu'un d'habile, prudent et bienveillant dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, qui essaye d'avoir un bon contact avec chacun, ne s'en rit pas et aide à la bonne collégialité ». On cite là, en exemple, le nom d'une famille réputée pour avoir désamorcé des bagarres dans le village, prêté discrètement de l'argent et que l'on connaît pour user de son influence pour l'harmonie de la communauté.

On raconte aussi plusieurs anecdotes pour illustrer ce qu'il ne faut pas faire ou être pour qu'on puisse vous considérer comme un "malin". Par exemple, n'est pas "malin" celui qui entraîne les jeunes à la boisson ou au gaspillage, qui sème la discorde par des bavardages ou qui achète inconsidérément voitures coûteuses ou reines d'alpage³. On connaît, dans chaque village, la personne qui provoque les conflits et qui, par conséquent, ne peut être considérée comme intelligente au sens de "malin". A plusieurs reprises, des interlocuteurs différents ont cité le même nom et ceci sans explication complémentaire : l'exemple qu'on donnait devait suffire pour éclairer la notion de "non-intelligence".

Parmi nos interlocuteurs, une personne pense qu'un "malin" peut être rusé, méchant, paresseux mais que s'il est capable, économe et de bon jugement, on peut tout de même dire que c'est un "malin". Un "malin", enfin, c'est aussi celui qui s'adapte bien aux nouvelles techniques, sait

³ Il s'agit des vaches dominantes d'un troupeau mais aussi de celles qui sont appelées à se mesurer lors des "combats de reines" qui opposent, annuellement, les villages et les hameaux et constituent l'un des éléments-clé de l'organisation sociale.

profiter de ce qu'il voit faire, a de la présence d'esprit et ne laisse pas aller ses affaires à la dérive.

Les jeunes agriculteurs parlent de l'école avec respect et estiment qu'il est nécessaire en ce moment de faire un apprentissage ou des études, mais ils disent aussi qu'on reconnaît surtout un "malin" au fait qu'il sait gérer son train de campagne en développant ce qui pourrait faciliter le travail et la vie de famille. Pour mieux vivre, on s'entraide, on se partage les tâches, d'où la nécessité de savoir vivre et coexister dans un village.

Analyse de contenu : aspects quantitatifs

Le tableau 1 représente de façon chiffrée l'analyse de contenu décrite ci-dessus. Les réponses ont été classées en trois grandes catégories, 'social', 'technologique' et 'autres'. Dans la catégorie 'social' s'inscrivent les réponses suivantes : honnête, bon, charitable, travailleur, généreux, fait son devoir, onéto (poli, gentil, agréable, serviable), sait vivre, sait se comporter, a une bonne conduite, a le respect de soi et d'autrui, ne se moque pas des autres, ne fait pas de tort, réfléchit avant de parler, a du discernement, est économe, social, estimé. Dans la catégorie 'technologique', on trouve : comprend vite, a de la présence d'esprit, sait réfléchir vite, est éveillé, a du savoir, est bon écologiste, est instruit, a du savoir faire, est capable, a un bon raisonnement, s'adapte, a une grande facilité, est doué, sait tout, peut parler de tout, est ouvert aux choses du monde, est cultivé, sait prévoir, se débrouille. Dans la catégorie résiduelle (autre), nous avons classé des traits de personnalité (a de la volonté, est courageux, etc.) ou d'autres descriptions qu'il est difficile de classer en sociaux ou technologiques (par exemple : est fin pour n'importe quoi, peut tout faire).

A la lecture de ce tableau, on voit que les personnes âgées s'expriment plus sur le terme "fin", mais donnent pour les deux termes plus de connotations sociales. En ce qui concerne les personnes plus jeunes, par contre, le terme "malin" se voit privilégié chez les agriculteurs, mais les deux termes prennent plutôt une définition de type technologique. Cette observation nous incite, pour la suite des comparaisons, à réunir les données pour les deux mots. Notons que les thèmes qui ne peuvent être classés sociaux ou technologiques sont relativement nombreux (23% des thèmes évoqués), et mériteraient sans doute une analyse séparée que nous n'avons pas la place d'entreprendre ici ; dans la suite, nous ne tiendrons donc pas compte de ces réponses.

Tableau 1 : Nombre de thèmes évoqués dans chacune des catégories 'social', 'technologique' et 'autres', pour les deux termes de patois, fin et malin.

Composantes	FIN			
	Personnes âgées (plus de 75 ans)		Adultes (25-68 ans)	
	Agriculteurs	Non-agriculteurs	Agriculteurs	Non-agriculteurs
Sociales	29	0	6	35
Technologiques	16	6	18	40
Autres	16	1	9	26
Nombre de couples interrogés	8	5	7	20

Composantes	MALIN			
	Personnes âgées (plus de 75 ans)		Adultes (25-68 ans)	
	Agriculteurs	Non-agriculteurs	Agriculteurs	Non-agriculteurs
Sociales	6	11	5	22
Technologiques	3	14	7	24
Autres	5	2	2	11
Nombre de couples interrogés	8	5	7	20

Le tableau 2 présente les fréquences des thèmes évoqués en français et en patois pour les 20 couples qui ont été interrogés dans les deux langues. Une première constatation s'impose : les personnes interrogées sont beaucoup plus loquaces en patois qu'en français, et/ou en présence d'une personne de leur milieu plutôt que face à des étudiants inconnus. En français, les trois groupes (personnes âgées, jeunes agriculteurs ou non-agriculteurs) évoquent surtout des thèmes technologiques (73% des thèmes évoqués); cela est également vrai en patois pour les personnes plus jeunes, mais non pour les plus âgées, qui évoquent à 65% des thèmes sociaux.

Tableau 2 : Nombre de thèmes évoqués dans chacune des catégories 'sociale', 'technologique', pour les entretiens semi-directifs en français et en patois.

Composantes	FRANCAIS		
	Personnes âgées (plus de 75 ans)	Adultes (25-68 ans)	Total
Sociales	8	3	11
Technologiques	15	9	24
Total	23	12	35
Nombre de couples			
interrogés	8	5	13

Composantes	PATOIS		
	Personnes âgées (plus de 75 ans)	Adultes (25-68 ans)	Total
Sociales	35	11	46
Technologiques	19	20	39
Total	54	31	85
Nombre de couples			
interrogés	8	5	13

Les proportions relatives de thèmes évoqués dans les catégories sociales et technologiques sont reprises dans le tableau 3. On constate que, contrairement aux Baoulé de Côte d'Ivoire qui mettent l'accent sur les composantes dites "sociales", tous les groupes interrogés à Evolène valorisent principalement les composantes technologiques dans les entretiens semi-directifs, exception faite du groupe des personnes âgées quand l'entretien se passe en patois. On observe également que la technique alternative de la classification des descripteurs produit un changement dans la proportion de thèmes sociaux qui sont choisis, surtout chez les personnes âgées, mais également chez les personnes plus jeunes, en particulier les agriculteurs.

Tableau 3 : Pourcentage des thèmes évoqués dans chacune des catégories 'sociales' et 'technologiques' dans les entretiens semi-directifs et la classification de descripteurs, en Côte-d'Ivoire et à Evolène, Suisse, selon la langue utilisée (baoulé, français, patois).

SITE	COTE D'IVOIRE (N=42)	Français		Patois	
		Adultes (25-68 ans) (N=17)	Non- agriculteurs (N=17)	Personnes âgées (N=32)	Adultes (25-68 ans) (N=12)
Entretiens semi-directifs	Sociales	24	27	21	33
	Technologiques	76	73	79	67
Classification de descripteurs	Sociales	32	44	52	65
	Technologiques	68	56	48	35

En résumé, l'ensemble de nos données nous permet donc de rendre compte des constats qui suivent.

1. Effet de l'âge sur le choix des mots : les âgés préférèrent nettement le terme "fir" à celui de "main", ce qui n'est pas le cas des plus jeunes ($\chi^2=18.8$, $df=1$, $p=0.00$).
2. Le premier effet de la situation d'entretien (en français/en patois) porté, on l'a dit, sur la loquacité des interviewés : les items fournis en patois sont, tous groupes confondus, deux fois plus nombreux qu'en français, et cet effet est particulièrement sensible en ce qui concerne les items sociaux (presque quatre fois plus d'items en patois).
3. Le second effet observé concerne les significations attribuées aux termes utilisés pour exprimer l'idée d'intelligence : la dominante technologique est clairement présente dans les entretiens en français, tous groupes confondus (41 techno./15 sociales), mais moins forte dans les entretiens en patois (64 techno./57 sociales).
4. Cet effet (3) est plus marqué lorsqu'on tient compte de l'âge : les âgés, en français, privilégient les items technologiques (15 techno./8 sociales) alors que l'inverse se produit en patois (19 techno./35 sociales) ($\chi^2=6$, $df=1$, $p=0.02$) ; chez les plus jeunes, les réponses technologiques restent prédominantes, en français (26 techno./7 sociales) comme en patois (45 techno./22 sociales).
5. En comparant les résultats des habitants d'Evolène à ceux des Baoulés, on constate que les Evolénards, tous groupes confondus, privilégient les items technologiques, alors qu'on trouve chez les Baoulés un rapport inverse.
6. Dans les données recueillies à Evolène, cet effet (5) est modulé par les variables âge et patois : dans les entretiens en patois, en effet, la dominante technologique disparaît chez les âgés au bénéfice de la dominante sociale (19 techno./35 sociales) ($\chi^2=12.2$, $df=1$, $p=0.00$).

Discussion

Nos résultats ne permettent pas de délimiter l'effet spécifique des langues utilisées sur la variation de la production des contenus relatifs aux représentations sociales de l'intelligence : comme nous l'avons mentionné, l'utilisation du français *versus* du patois ne peut en effet être dissociée du statut de l'interviewer (de provenance externe *versus* membre de la communauté évolénarde). Ils soulignent cependant clairement l'importance des conditions de production des données dans ce qui peut apparaître comme un constat de la variabilité des représentations sociales.

Cette première constatation n'est bien sûr pas nouvelle, dans la mesure où les données sont produites dans une situation de communication et, par conséquent, dans un rapport psychosocial, ainsi que l'explique Rimé (1984, p. 416) : « (...) bien au-delà des questions d'encodage, la manière dont s'exprime un individu dépend intimement de la matrice sociale au sein de laquelle il s'exprime, c'est-à-dire de l'ensemble des facteurs sociaux qui le concernent à ce moment ».

Ce qui l'est plus, c'est sans doute de rapporter les conditions de production des données aux niveaux de la représentation étudiée. L'une d'entre nous (Schurmans, 1990) a déjà attiré l'attention sur les niveaux différents – anthropologique, sociétal ou groupal – qui sont atteints lorsque, dans l'étude des représentations sociales de la folie chez des enfants ou adolescents, on exploite un matériel verbal ou un matériel iconographique (De Rosa et Schurmans, 1994). Notre étude, à Evolène, permet de creuser cet aspect, à propos des représentations sociales de l'intelligence.

La modification introduite, dans la recherche effectuée en français, par l'adoption de la technique des descripteurs, suite à l'entretien semi-directif réalisé par des étudiants étrangers à la commune, et celle qui est amenée, plus tard, par l'entretien semi-directif effectué en patois par une étudiante originaire d'Evolène, vont dans le même sens. Elles entraînent toutes deux l'accroissement des composantes sociales, au détriment des composantes technologiques. Dans la comparaison "entretiens en français *versus* technique des descripteurs", nous avons déjà interprété l'accroissement des items sociaux : une définition de l'intelligence en termes "technologiques" correspond à une définition dominante au niveau sociétal, véhiculée par l'univers scolaire et les médias ; elle est mobilisée, chez nos répondants, lorsqu'ils s'adressent à des universitaires de provenance exogène et correspond au biais de désirabilité sociale, fréquemment mis en lumière dans les recherches par entretien, dans la mesure où « l'enquête ayant accepté de participer à l'entretien s'efforcerait de satisfaire à cette demande en produisant un discours, des réponses, supposés attendus » (Bézille, 1985, p. 133). La présentation de descripteurs, dès lors, ouvrait le champ des réponses possibles et permettait à une conception plus endogène de s'exprimer. Nous avons qualifié celle-ci de "groupale", dans la mesure où elle se distinguait de la définition "sociétalement" attendue.

Les résultats de l'enquête menée en patois renforcent cette qualification : l'accentuation des composantes sociales se manifeste, du moins avec les personnes âgées, quand l'enquêtrice marque son appartenance de groupe par l'utilisation du patois ; le contenu des exemples donnés par les sujets montre bien la référence à un savoir partagé par les deux protagonistes de la relation d'enquête (par exemple, la dénomination de personnages-clé).

Le phénomène de "polyphasie cognitive", mis en lumière par Moscovici (1976) et traité par Windisch (1989) sous le terme de "polyphonie cognitive et discursive" implique bien la prise en compte de rapports interculturels complexes. Sans doute, l'usage de langues différentes présente-t-il, comme dans notre étude, la dimension la plus immédiatement perceptible. Il convient cependant de souligner qu'il n'a d'intérêt que dans la mesure où il manifeste, traduit, dévoile les représentations des langues elles-mêmes, de leurs localisations symboliques (en ce qui nous concerne, l'ailleurs, l'urbain versus le local, le village vécu) et de leurs référents : des étrangers instruits véhiculant les conceptions dominantes de l'intelligence versus les "gens de chez nous" qui ont d'autres préoccupations (plus "intelligentes" ?), telles que, par exemple, l'épaisseur et la solidité du lien social. C'est ce qui nous semble constituer le réel enjeu des entretiens menés par Fournier. Nous rejoignons ici, une fois encore, le propos de Windisch (1989, p. 182) en soulignant l'importance, dans l'étude des représentations sociales, de l'approfondissement d'une "analyse *in vivo* de cas particuliers insérés dans la réalité quotidienne en train de se faire".

L'utilisation du patois a inscrit la représentation que l'interviewé se faisait de Fournier, d'une part, et de l'objet (la notion d'intelligence) de l'autre, dans l'univers d'intercompréhension villageoise, alors que l'utilisation du français, face à un interlocuteur inconnu, a placé la situation de communication à un niveau sociétal : celui qui met en jeu des valeurs dominantes véhiculées dans un espace social organisé par l'urbanité et par rapport auquel, selon les sous-groupes qui interagissent au sein de la commune d'Evolène, s'expriment à des degrés divers des rapports de compétition ou de collaboration.

Références

- Bézille, H. (1985). Les interviewés parlent. Dans : A. Blanchet (éd.), *L'entretien dans les sciences sociales* (pp. 117-146). Paris : Dunod.
- Cohen-Emerique, M. (1991). Le modèle individualiste du sujet : écran à la compréhension des personnes issues de sociétés non-occidentales. Dans : M. Lavallée, F. Ouellet, & F. Larose (Eds.), *Identité, culture et changement social* (pp. 248-264). Paris : L'Harmattan.
- Dasen, P.R. (1984). The cross-cultural study of intelligence : Piaget and the Baoulé. *International Journal of Psychology*, 19, 407-434.
- Dasen, P.R. (1988). Développement psychologique et activités quotidiennes chez des enfants africains. *Enfance*, 41, 3-24.
- Dasen, P.R., Dembélé, B., Ettien, K., Kabran, K., Kamagaté, D., Koffi, D.A. & N'Goussan, A., (1985). N'gioubélé, l'intelligence chez les Baoulé. *Archives de psychologie*, 53, 293-324.

- De Rosa, A.S., & Schurmans, M.-N. (1994). Dessiner la folie. Apports de l'analyse d'un matériel figuratif à l'étude des représentations sociales de la maladie mentale. *Education et Recherche*, 2194, 225-246.
- Follonier-Quinodoz, M. (1989). *Oléïma, dictionnaire du patois d'Evolène*. La Sage/Evolène : Ed. E. Follonier.
- Jahoda, G. (1988). J'accuse. Dans : M.H. Bond (Ed.), *The cross-cultural challenge to social psychology*. Newbury Park, CA : Sage.
- Kagitcibasi, C. (1997). Individualism and collectivism. Dans J. W. Berry, M.H. Segal, & C. Kagitcibasi (Eds.), *Handbook of cross-cultural psychology, second edition*. Vol. 3, *Social psychology* (pp. 1-49). Boston : Allyn & Bacon.
- Marzys, Z., & Voillat, F. (1971). *Colloque de dialectologie franco-provençale*. Université de Neuchâtel.
- Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : P.U.F.
- Mundy-Castle, A.C. (1974). *Social and technological intelligence in Western and non-Western cultures*. Legon : Universitas (University of Ghana).
- Rimé, B. (1984). Langage et communication. Dans : S. Moscovici (Ed.), *Psychologie sociale* (pp. 415-446). Paris : P.U.F.
- Schule, E. (1965). *Le Valais vu à travers le glossaire des patois de la Suisse romande*. Lausanne : Payot.
- Schurmans, M.-N. (1990). *Maladie mentale et sens commun. Une étude de sociologie de la connaissance*. Neuchâtel-Paris : Delachaux et Niestlé.
- Schurmans, M.-N. (1994). Négociations silencieuses à Evolène. *Transactions sociales et identités*. Dans : M. Blanc (Ed.), *Pour une sociologie de la transaction sociale II* (129-154). Paris : L'Harmattan.
- Schurmans, M.-N., Dasen, P. R., & Vouilloz, M.-F. (1990/91). Représentations sociales de l'intelligence : Côte d'Ivoire et Suisse. Dans : N. Bleichrodt & P. Drenth (Eds.), *Contemporary issues in cross-cultural psychology* (pp. 347-358). Amsterdam : Swets & Zeitlinger.
- Schurmans, M.-N., & Dasen, P. R. (1992). Social representations of intelligence : Côte d'Ivoire and Switzerland. Dans : M. von Cranach, W. Doise, & G. Mugny (Eds.), *Social representations and the social bases of knowledge* (pp. 144-152). Bern : Hogrefe & Huber.
- Serpell, R. (1993). *The significance of schooling : Life-journeys in an African society*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Triandis, H.C. (1995). *Individualism and collectivism*. Boulder, CO : Westview.
- Windisch, U. (1989). Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique : l'exemple du raisonnement et du parler quotidiens. Dans D. Jodelet (éd.), *Les représentations sociales* (pp. 169-183). Paris : P.U.F.
- Yang, K.S., & Bond, M.H. (1980). Ethnic affirmation by chinese bilinguals. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 11, 411-425.

Sous la direction de
Blandine BRIL, Pierre DASEN,
Colette SABATIER, Bernd KREWER

PROPOS SUR L'ENFANT ET L'ADOLESCENT

Quels enfants, pour quelles cultures ?

© L'Harmattan, 1999
ISBN : 2-7384-7930-8

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

Sommaire

LA NOTION D'INTELLIGENCE

- Chap. 10 : Notion de *q̄l* chez les marocains et socialisation de l'enfant
Trees Pais 233
- Chap. 11 : Représentations sociales de l'intelligence chez les Tetela (Zaire) ; étude des notions de Yimba - Lomba
Mathilde Wendenda Ahondju 253
- Chap. 12 : Représentations sociales de l'intelligence ; effets de l'utilisation de langues différentes
Marcelle Fournier, Marie-Noëlle Schurmans, Pierre Dasen 279
- Chap. 13 : Intelligence masculine et intelligence féminine
Gabrielle Poeschl 297

DE L'ENFANCE À L'ADOLESCENCE

- Chap. 14 : Représentations sociales de l'adolescence ; une perspective interculturelle
Pierre Dasen 319
- Chap. 15 : Adolescence : mythe ou réalité socioculturelle en Afrique
Gozé Tapé 339
- Chap. 16 : Adolescents issus de l'immigration ; les clichés à l'épreuve des faits
Colette Sabatier 357
- Index des auteurs cités 383
- Adresses des auteurs 391

Préface 1

Chap. 1 : Dires sur l'enfant selon les cultures ; état des lieux et perspectives
Blandine Brill 5

COMMENT LES CULTURES SE REPRÉSENTENT-ELLES LE DÉVELOPPEMENT DE L'ENFANT ?

Chap. 2 : Contexte, pratiques et représentations, maternage dans le Sud tunisien
Smeralda Ruspoli 43

Chap. 3 : Sevrage et ethnothéorie en milieu africain (Dakar, Sénégal) ; exploration et compréhension analytique
Oufie Reveyrand-Couton 69

Chap. 4 : Conceptions sur l'enfant chez les mères québécoises haïtiennes et vietnamiennes
Colette Sabatier 91

Chap. 5 : Ethnothéories parentales et acquisitions quotidiennes ; une étude comparative : Jakarta, Londres, Paris
Isabelle Boyer 111

Chap. 6 : Attentes des mères néerlandaises, turques-néerlandaises et zambiennes ; recherche d'un modèle explicatif ?
Maddie Willemsen
Fors Van de Vijver 133

ÉVOLUTION DE LA REPRÉSENTATION DE L'ENFANT

Chap. 7 : Conseils éducatifs adressés aux mères : ethnothéories scientifiques du XVII^e siècle à nos jours
Silvia Parrat-Dayan 159

Chap. 8 : Ethnothéorie des soins et de l'éducation des enfants au Japon ; une perspective historique
Hideo Kojima 185

Chap. 9 : Développement de l'enfant et conceptions parentales japonaises depuis 1930
Hiroko Norimatsu 207